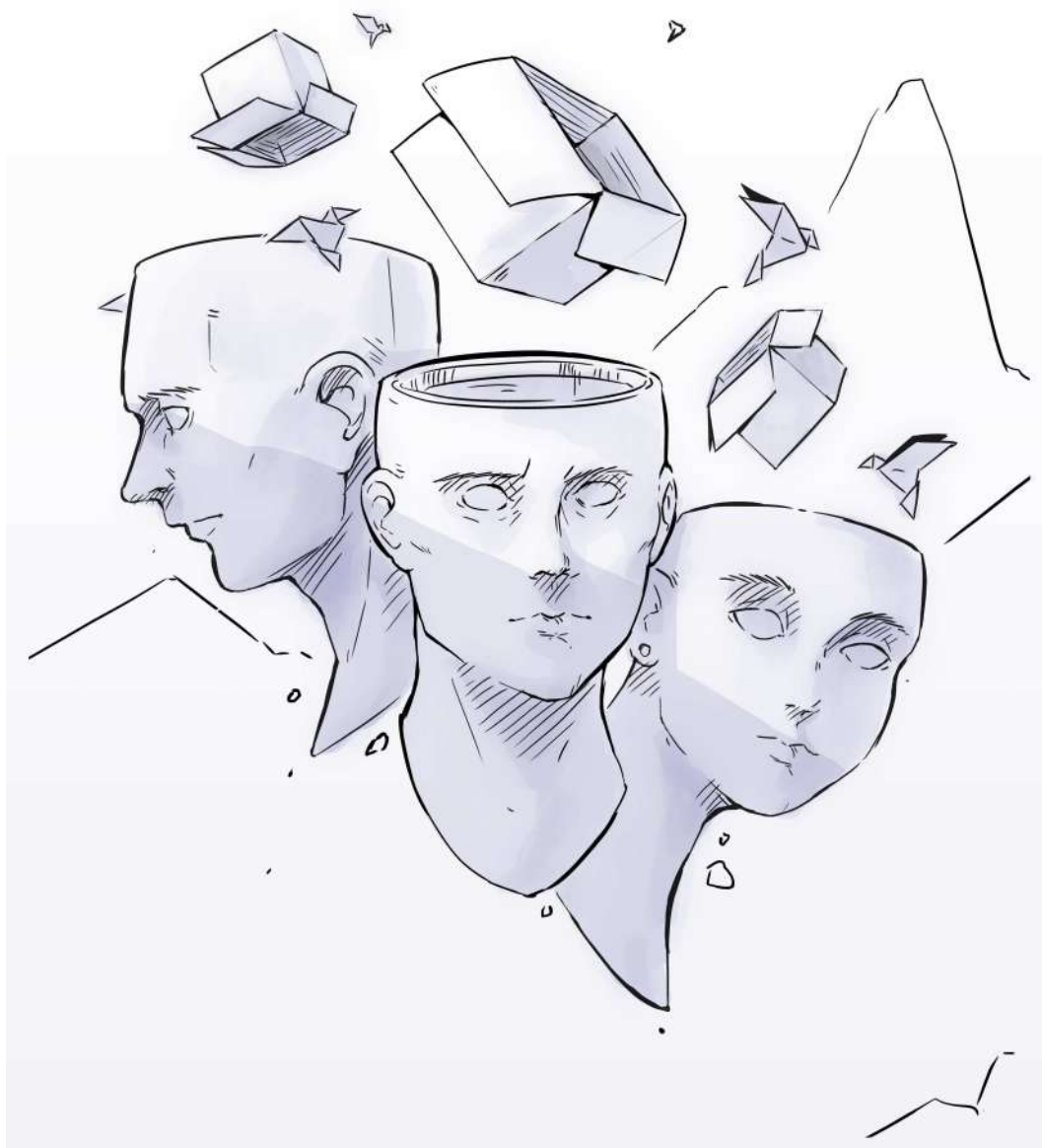


Boîte à idées

Numéro 1 – mars 2022



Sommaire

Édito.....2

Même pas cap' !.....2
La tornade de la guerre, un flux
irrépressible.....3

Actualités locales.....6

Des rencontres, des projets, des
lieux.....6
Les traboulements.....6
Atelier populaire d'autoprojection
.....7
petite histoire de l'Amicale Laïque
.....13

Actualités planétaires.....16

Pandémie : remarques diverses...16

Publications.....21

La désobéissance technologique
et quelques formes de
réinventions d'Ernesto Oroza.....21
Au-delà du capitalisme, quelles
civilisations ?.....26

ÉDITO

L'éditorial peut être conçu de différentes manières. Un choix consisterait à lui donner comme mission de présenter le fil conducteur du numéro en cours. Aujourd'hui, je fais un choix différent, celui de relier ce qui nous anime au tumulte planétaire.

Question tumulte, ce mois de mars est généreux, au plus mauvais sens du terme ! Les Russes ont commencé à envahir l'Ukraine semant la terreur, la mort. C'est le choc terrifiant de ce début d'année.

Il est difficile de faire l'histoire d'un événement au fil de l'eau. Sur la base de nos échanges, je vais, néanmoins, proposer quelques points de réflexion.

Dans un premier temps, il me paraît utile de revenir sur ce qui a construit l'enchaînement qui nous a amenés à ce déchaînement de violence.

Ensuite, sans qu'il soit possible d'anticiper ce qui pourra se passer entre la mise en forme de la *Boîte à idées* et le moment où vous lirez ces lignes, je vais risquer quelques observations sur les événements.

MÊME PAS CAP' !

La guerre en Ukraine n'est pas un orage qui éclate dans un ciel serein. Elle est la résultante de tensions qui prennent leurs racines dans l'histoire contemporaine.

Une des causes lointaines de ce conflit, pourrait être les conditions dans lesquelles l'Union soviétique a éclaté. Après la deuxième guerre mondiale, ce pays était une des deux grandes puissances mondiales. La période Brejnévienne avait ankylosé la société dans un autoritarisme stérile. L'aventure de la *Perestroïka* a été une tentative de faire évoluer le système par le haut. Elle a échoué.

L'URSS a éclaté très rapidement dans une grande confusion. Les institutions internationales ont imposé des pratiques ultralibérales sous prétexte de *modernisation*. Cela a brisé les services sociaux et entraîné

de grandes misères et ren-
forcé la cleptocratie.

Boîte à idées

*Il paraîtrait que je sois né
Dans un monde libre sans hiver
Sans guerre, sans mur, sans rideau de fer
La boîte de Pandore cadennassée.*

*Un réel paradis d'oseille !
Les ondes hertziennes, d'arrache-pied
Ont déguisé sur mon boîtier
La servitude en lune de miel.*

*Des caméras dans le bleu ciel
Dans mon assiette un container
Dans ma cuillère un chocolat
À la saveur pétrolifère.*

Désabusé.

*J'ai ingurgité toute entière
Une boîte de sucre
Pour effacer ce goût amer.
J'ai saupoudré dans l'atmosphère
Un tas de trucs
Je me suis dopé aux chimères.
Mais l'océan a des caries qu'aucun dentiste ne sait gommer.*

La boîte est vide.

*Une île déserte.
C'est maintenant qu'il m'apparaît
Que les carences d'humanité
Se soignent moins avec des billets
Qu'avec des livres et mains ouvertes.*

*Mon enthousiasme et ma colère
Ma joie de vivre et mon tonnerre
Ma patience et mes éphémères
N'ont jamais trop su où aller.*

*Pourquoi ne pas les recueillir
Dans une boîte à idées ?*

Ninjadesmots

La Russie de Poutine est parvenue, du fait de sa grande taille, dans un processus autoritaire, à se reconstruire.

D'un autre côté, les États-Unis, après la chute du Mur de Berlin, ont cru un moment être les seuls maîtres du monde. Ils ont mis un moment à s'apercevoir qu'une puissance émergeait de l'autre côté du Pacifique, la Chine ce qui les a conduits à réorienter leurs politiques.

Du coup, l'Europe, Russie comprise, devenait un poids dont il fallait limiter les velléités d'autonomie. Il fallait affaiblir toutes les forces au-delà de l'Atlantique pour se consacrer au Pacifique.

Le premier objectif a été d'empêcher l'URSS de se reconstituer. C'est pourquoi, alors que le Pacte de Varsovie a été dissous unilatéralement, l'OTAN et ses fonctions politico-militaires, lui, n'a cessé de s'agrandir pour tenir à distance la Russie. L'Union européenne s'est élargie dans le cadre d'une doxa néolibérale contribuant à son affaiblissement stratégique.

Ces deux mouvements ne pouvaient qu'inquiéter les Russes. Ils avaient une revanche à prendre et en tout cas ils devaient enrayer un processus de déclin. Poutine l'a fait savoir en début 2022. La réponse des États-Unis pourrait se lire comme cette formule entendue dans les cours d'école : « *Même pas cap' !* ».

LA TORNADE DE LA GUERRE, UN FLUX IRRÉPRESSIBLE

Malheureusement, il a été « *cap'* » ! Il a lancé la bagarre ! En prenant appui sur une Histoire largement revisitée, car s'il est vrai que la Principauté Rous de Kiev (entre le IX et le XIII^e siècle) donne une première existence politique aux populations Slave, le temps a largement recomposé les rapports entre les deux peuples, Poutine a choisi l'affrontement ouvert.

La personnalité du Président russe, d'après ce que l'on en perçoit, autocrate, décidant seul a joué dans la décision. Il y a quelque chose de maladif, dans les mises en scène où de grandes tables en marbre le séparent de ses interlocuteurs.

Les pratiques de censure particulièrement étouffantes pourraient indiquer une certaine faiblesse du régime. La guerre dans ses conditions a pu apparaître comme l'occasion de retrouver un nouveau souffle.

Quoi qu'il en soit la guerre s'installe en Ukraine avec son lot de souffrance, de destruction que l'on ne saurait que regretter, que rejeter ! Le cynisme, la brutalité des comportements guerriers ne sont plus à démontrer. De plus le conflit se déroule dans un espace où il y a plusieurs centrales nucléaires.

Le risque lié à cette énergie se révèle au grand jour. Qu'en sera-t-il dans les mois qui vont suivre ? Un acte désespéré pourrait avoir des conséquences infinies. Il y a toujours un risque **d'escalade incontrôlable dans la réponse militaire** de chacun des protagonistes dont le

nombre peut s'étendre au fil des jours, des mois... et pratiquement aucune chance de gagner, face à l'histoire, une telle guerre. La seule certitude c'est de ne pouvoir accumuler que les souffrances tant en Ukraine, qu'en Russie et par ricochet sur toute la planète.

Est-ce que les Russes pensaient entrer dans le pays en libérateur ? En tout état de cause, ils se sont affrontés à un système de défense qui semble s'inspirer de **L'armée nouvelle** de Jean Jaurès. La population

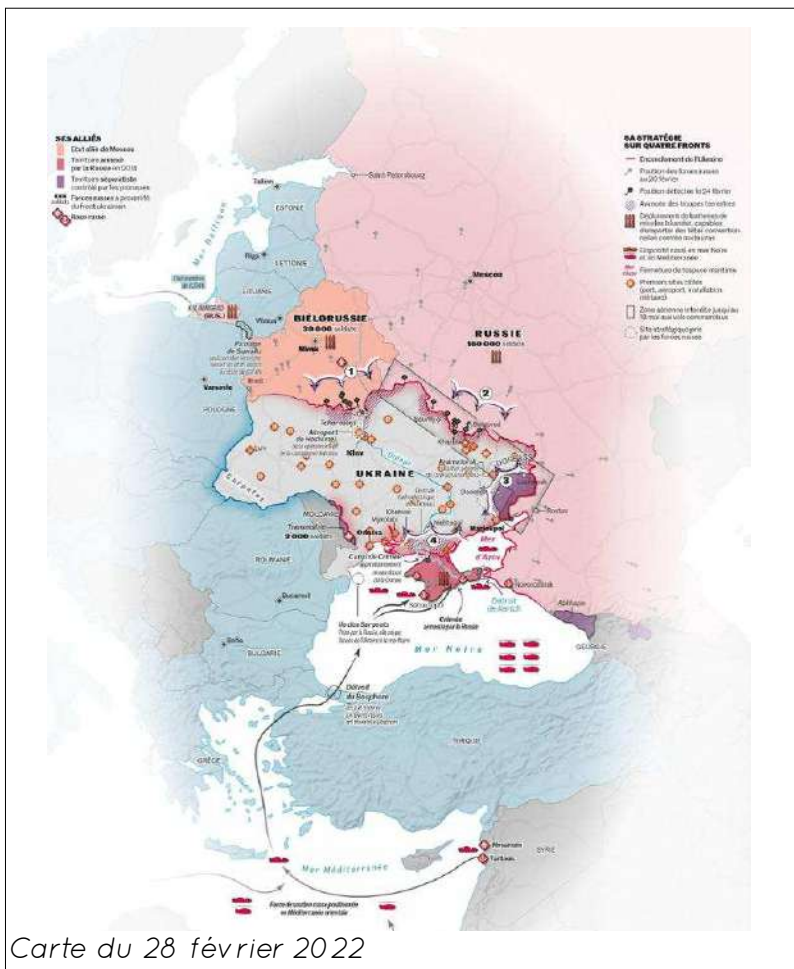
armée défend son pré carré. La guerre pourrait durer quitte à ce qu'elle évolue vers une forme de guérilla s'éternisant au mépris de toute vie humaine.

Ce faisant, tant les Russes que les Européens de l'Ouest sont tombés dans le piège américain.

Les Russes arriveront sans doute à occuper l'Ukraine, tout ou partie, et considérer cela comme une victoire, mais com-

bien de temps pourront-ils le faire sans s'embourber dans un conflit asymétrique coûteux avant de reconnaître leur échec.

L'Union européenne fait le choix, poussée par les États-Unis, de « sanctions » économiques et juridiques. Il y a déjà des effets boomerang de ces choix. Le gaz et le pétrole russe font partie des importations stratégiques dont il sera difficile de se passer en Europe. Les États-Unis étant autonomes, ou quasi-



ment, peuvent aborder cet affrontement avec détachement. De l'autre côté de l'Atlantique le résultat est certain, les Européens vont s'affaiblir durablement.

Les États-Unis pourront se

De manière générale, il est possible de craindre un durcissement des institutions dans les réflexes du passé. Peu importent les conséquences environnementales (*La guerre en Ukraine menace les négociations climatiques* titre *Reporterre* du 11 mars 2022), sociale (*Macron en profite pour annoncer un recul de l'âge de la retraite à 65 ans dans un futur proche*), etc.



retourner vers ce qui leur paraît être leur principale menace, la Chine. Dans le même temps, les Chinois se tiennent éloignés du conflit. Ils ont visiblement demandé et obtenu que les Russes respectent la trêve olympique (ce qui montre les handicapés ont bien moins d'importance). Ils peuvent discrètement assurer aux Russes des échappatoires au blocus qui se mettent en place.

dans la réalité ce que nous refusent les « élites » qui prétendent gouverner.

Une situation compliquée au devenir incertain, mais qui va occasionner de grandes souffrances. Les rapports de force planétaires vont se déplacer mais il est encore difficile de conjecturer ce qu'ils seront devenus à l'échelle d'une génération.

C'est pourquoi il ne faut pas se laisser tétaniser par la violence de cette guerre. Les mondes dont nous essayons de poser les premières pierres et dont nous nous faisons l'écho dans ces pages sont toujours plus d'actualité !

Nicolas LAURENCEAU

ACTUALITÉS LOCALES

DES RENCONTRES, DES PROJETS, DES LIEUX.

Les projets que nous réalisons sont toujours l'occasion de rencontres entre des gens d'horizons très divers (ouvriers, retraités, chômeurs, intellectuels, créatifs, enfants, jeunes), de savoir-faire et savoirs très variés. Rencontres qui, faute de



lieux pour les susciter et les accueillir, ne sont pas aussi fréquentes que ça. Ces projets, (objets, jardins, lieux mais aussi parfois services) ont été réalisés avec des moyens et outillages modestes, avec la contribution déterminante d'une énergie, une « force de travail » peu ou mal

identifiée par les économistes, les élus et services qui administrent les territoires. Et, lorsque cette force de travail est évoquée, c'est plutôt avec condescendance : on parle de débrouillardise, d'économie grise, au mieux de bricolage. Notre point de vue est très différent car nos expériences, nos réalisations, nos observations, nos discussions nous ont amenés à la conclusion que le moteur profond de cette force est le plaisir de créer ensemble des objets, des lieux, des aménagements, utiles à la communauté. Nous pensons donc que cette force est précieuse, et qu'elle doit pouvoir s'exprimer dans des lieux où l'on peut essayer, (même si c'est parfois de manière fugace) d'expérimenter ces mondes dans lesquels on aurait envie de vivre.

Les locaux vacants, les espaces délaissés, les friches, les lieux cachés sont autant d'opportunités pour cette expression.

Raymond Vasselon

LES TRABOULATIONS

Dans le cadre de la *prochaine biennale du design* l'Amicale laïque du Cret de Roc s'est engagée dans le projet les traboulements. Il s'agit de mettre en valeur les espaces où s'invente une autre approche de l'espace et de sa prise en charge collective.

Les lieux

Certains lieux vont être mis en valeur :

- L'atelier populaire d'autoprojection dans les cours de

l'Amicale laïque (rue Royet et Rue de l'Éternité) et tous

les espaces où ses activités prennent forme ;

- Les jardins partagés
- La petite Campagne (Rue Neyron)
- La ferme des renouvelées (Rue Neyron)

Les moments

Différents temps forts vont marquer cette période :

Traboulations

4 Ballades urbaines qui feront le tour du Cret de Roch

Dimanche 10 avril - dimanche 8 mai - dimanche 12 juin - dimanche 10 juillet

Banquet des terriens

Deux banquets vont marquer le début et la fin des traboulations :

Dimanche 10 avril - dimanche 10 juillet

Petite campagne

Permanences tous les mercredis après-midi du 13 avril au 20 juin.

Ferme des renouvelées

Permanences tous les vendredis matin du 15 avril au 1^{er} juillet

Fenaison samedi 18 juin (Friche Charvin et jardins ouvriers)

Autres

Fabrication du *train végétal* mardi 26 avril (Jardin de la Libellule ZAC Desjoyaux)

Transhumances avec Clémence Mathieu du 9 mai au 12 mai.

Table ronde Design vivant 2 et 3 juin.

Résidence Lucie Havel du 18 au 24 juin.

Workshop terre abobe du 4 juillet au 9 juillet.

ATELIER POPULAIRE D'AUTOPROJETTATION

Nous reproduisons ici une vingtaine de minutes d'un débat entre les participants à l'atelier d'autoprojettation. Ce n'est qu'un extrait d'un échange beaucoup plus long mais qui donne déjà l'essentiel du projet. L'équipe de la Boîte à idées tient à la disposition de celles et ceux que l'intégralité de l'échange intéresse une transcription de celui-ci.

Origine du projet

Raymond : Qui a démarré le projet ? Je me suis rappelé d'un échange qu'on avait eu tous les deux, Juan, et j'ai essayé de me souvenir de la date à laquelle on avait situé le démarrage...

Juan : Le sept juillet 2021... C'est en relation concrètement, un designer *Enzo Mari*. C'est un peu illuminé, parce que nous, à l'époque on était beaucoup plus dans l'idée d'un jardin expérimental.

C'est à partir de ces théories, de ce manifeste que nous, on a repris, complètement, la démarche. Parce que avant on ne savait pas quoi, quelle forme lui donner... [...] C'est Raymond qui a fait ces échanges avec Montravel¹. Cela dure des années, des années, cette histoire. J'étais même stagiaire avec lui. Je me souviens quand j'ai fait le stage, tu es arrivé avec le plan de l'amicale. Tu avais dit : « Nous,

¹ Le lycée de Montravel, lycée agricole, avec lequel l'amicale a mené de nombreux projets en commun.

on voudrait occuper la cour qui est complètement délaissée. Je veux faire un jardin.» C'est toi qui m'avais dit ça là-bas à La Peyrode...

Raymond : c'était en quelle année, moi, je ne me rappelle pas...

Juan : C'était en 2020, en février 2020.

Raymond : On avait commencé, je veux dire faire des jardins avec Montravel et tout ça, cette opération bizarre et des gens du quartier, tout ça, des collectifs d'habitant, AMAP et tout ça. Cela remonte à douze ans, douze, treize ans !

Jean-Luc : Je crois que c'est ça. Ça a démarré...

Une référence importante : Enzo Mari

Raymond :

L'idée de l'Atelier tel qu'on en parle aujourd'hui, avec la méthodologie, les plans que tu fais, de fabrication.

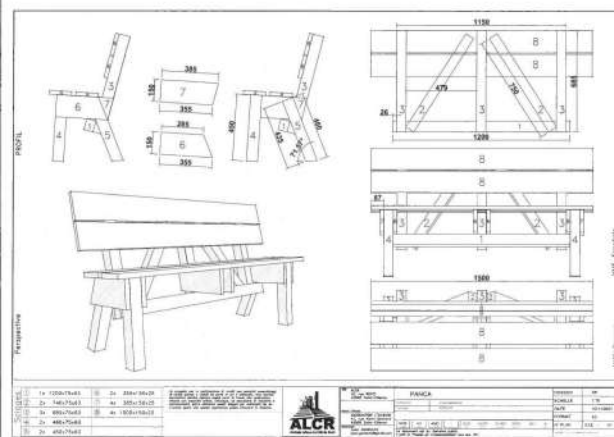
C'est-à-dire à partir d'un module de base : des planches de telles dimensions, des plans d'Enzo Mari et des



Enzo Mari en 1974 (source Wikipédia)

produits dérivés... Effectivement, c'est en juillet 2021. Et qui nous a parlé d'Enzo Mari, car moi je m'en rappelle pas d'ailleurs... Si Fiona... Ce que vous faites, il y a un type... Lui, il avait tout ces plans... Ce mec avait donc vu venir, un designer internationalement connu, c'est

pas un *bricolo* comme nous.... C'est un Mec qui a fait des trucs... Il est partout. Il avait anticipé la catastrophe de l'industrialisation du mobilier, y compris en termes de déchets. Tu te rends compte, les tas qui traînent dans la rue Roget et des matelas et des machins comme ça rue Neyron. Il l'avait prévu, le Mec. Il a fait des calculs de volume. Et c'est pour cela qu'il avait tout ces plans pour que les ouvriers fabriquent leur mobilier. En 1974, tu te rends compte !



Juan : Mais lui, il avait l'idée que cela évolue et que pour moi ce n'était pas arrêté. Nous, on interprète les plans de Mari, mais nous, on n'a pas la même dimension du bois qu'il avait. Nous, on a décidé de travailler avec trois types de bois : demi-chevron, chevron et les planches de coffrage. Nous, tous nos projets s'adaptent à ces types de format. Mon travail, c'est un peu adapter à sa logique qui est... tu le vois, ses dimensions ne sont pas la nôtre ! En Italie, je ne sais pas comment il trouvait les bois, mais c'est pas les mêmes dimensions.

Raymond : C'était toujours les mêmes planches qu'il faisait lui aussi. Que ce soit les lits, les bancs, les tables, il y avait des chevrons...

Juan : Oui, mais c'est plus petit...

Raymond : Et une planche de 8, je crois, ou de 13, je ne me rappelle plus...

Juan : Simplement, nous, on le fait plus robuste.

Jean-Luc : Donc, il utilisait du...

Raymond : Il clouait...

Jean-Luc : Il clouait. Nous, on visse, c'est plus montable et démontable.

Raymond :
Est-ce qu'il y avait des visseuses ?

Juan : Non, il n'y en avait pas. Dans les années

1970, il n'y en avait pas. Des vis, oui, mais à l'huile de coude c'est ça ! Je me souviens... surtout à la fin ! ... On connaît tout ça les vieux !

Raymond : Ce serait intéressant, toi qui as bien le sens de dessiner les concepts, Juan, de cette idée : une dimension de planche et deux dimensions de chevrons, en gros, les vis comme ci, les vis comme ça les outillages etc., et aligné en face de ça la diversité des choses qu'on peut faire en adéquation avec assez peu de choses. [...] Voilà pour l'origine...

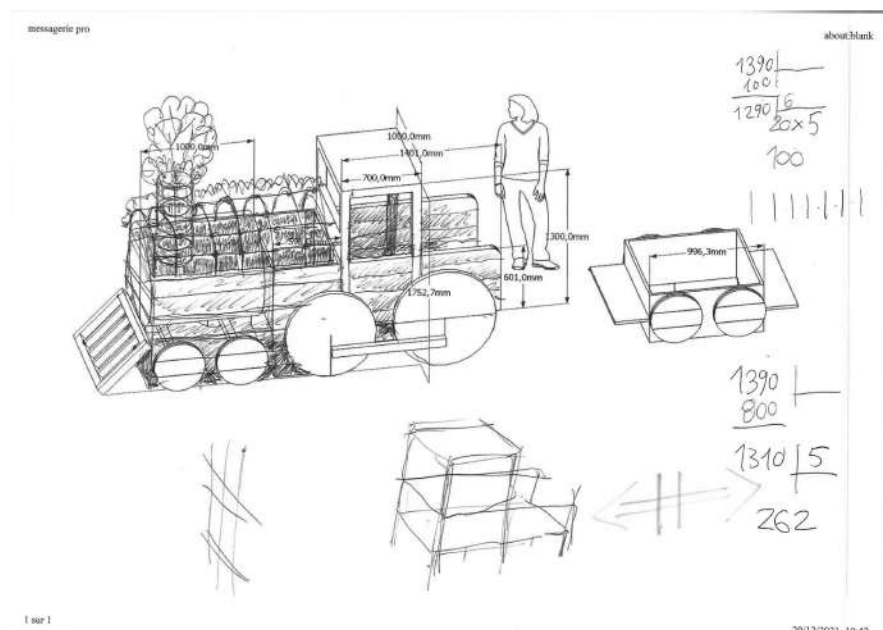
Juan : Oui, mais c'est aussi un bon alignement des planètes, je pense. Parce que nous, on a perdu beaucoup de temps avec

l'association *Une idée du partage* dans lequel on est rentré dans une idée thérapeutique, on a passé des années à parler, souviens-toi...

Projet précurseur

Raymond : ... à parler d'un projet qui ne s'est pas fait... Des fois des projets qui ne se font pas permettent à d'autres d'apparaître, tu vois... Néanmoins, quand même, celui-là, le projet qui s'est pas fait a fait perdre beaucoup de temps...

Juan : Ah, oui ! Et puis on rajoute le confinement. Ce qui est intéressant, ce que j'aime, parce que moi, je suis originaire de l'Amérique latine et nous, on vit toujours dans la catastrophe et dans la crise. Ça, c'est pour nous notre quotidien, parce que on n'a pas la CAF, on n'a pas l'APL. On n'a rien du tout. Là, s'il t'arrive un accident, tu es vraiment dans la merde. Ce que j'aime bien, c'est que ces projets-là ont pu se développer dans la crise. Moi, c'est ça... On était en train de parler avec un type qui nous embobinait



avec des histoires et aussi on a eu le Covid, on a eu les confinements... On n'a eu que des choses pour retarder le projet,

on a eu pas de chose qui... Je ne sais pas mais c'est Raymond qui l'avait... c'est lui le moteur de tout ça, ce qui carbure dedans.

Raymond : L'équipe de Montravel...

Jean-Luc : C'était la graine du jardinage de se rencontrer. Je pense que le confinement a fait qu'on était seul, on a beaucoup réfléchi à ce qu'on aimerait faire, à ce que... Le fait de se retrouver Raymond, machin... de se parler, après je suis venu et puis voilà. C'est ça, c'est cet ensemble de dire : il faut que ça change ! Bon, vous faisiez avec les jar-



dins partagés et des trucs comme ça. Mais l'histoire du confinement, il a fallu que

cela change, tout le monde a voulu changer... et je crois que c'est ça, c'est se réunir et d'échanger et savoir dans quoi on part. Moi, ce que j'ai ressenti, c'est pour cela que j'ai accroché

Raymond : Je ne me rappelai même plus que cela passait pendant le confinement.

Jean-Luc : Non, c'est pour ça

Raymond : On pouvait bosser dehors !

Jean-Luc : ça a été un truc positif, le confinement, c'est des échanges que, on n'aurait pas fait entre nous. On aurait fait notre chemin... ça ne se serait pas créé comme ça, c'est créé... C'est mon point de vue, maintenant après... C'est mon ressenti. Je pense qu'on se serait moins vu. On aurait été moins heureux de se voir et de partager, je crois que

c'est ça ! On se serait dit : « Bonjour, comment ça va ! » et puis tu serais parti à tes activités et moi les miennes. Donc, comme quoi le confinement a fait des...

Raymond : ... À fait des rencontres... [*ca-fouilleux tout le monde parle en même temps*]

Juan : C'est l'alignement des planètes...

Raymond : C'est un moment... Il y a Raphaëlle, je ne me souviens plus de son nom, de *Tatou juste* qui a fait une formation de Maître composteur et qui voulait d'ailleurs développer cette activité et... qui donc on avait... c'est lui là pour le jardin on avait réordonné les points de compost qu'on a fait dans le quartier... elle avait fait une espèce de petite inauguration, qu'on n'avait pas pu faire à cause du Covid puisque c'était interdit de se grouper à plus de six [*rires*]. Et eux étaient venus, il y avait donc Raphaëlle, moi, peut-être Brahim qui était passé...

Théo : à Desjoyaux !

Raymond : Oui, il y avait Raphaëlle et puis vous deux, pile poil six. Donc c'est là qu'on a commencé de discuter de... On a discuté compost, gestion des points de compost, fabrication des composteurs...

Théo : On avait parlé de xxxx, de

Raymond : On parlait de... On a... parce que l'atelier là, il vient aussi de l'idée de valoriser des déchets, tout ça, tu vois... On l'a fait d'ailleurs... compost, récupération de ceci, de cela... Et, du coup le contact avec Montravel et la formation de valoriste, avec Guillaume, qui vient de démissionner de Montravel parce que les managers ont eu sa peau, comme beaucoup de gens, les créatifs ne peuvent pas rester, là ! Quand les managers prennent le dessus. Ils partent, c'est une loi d'airain, ça, qui fait faire du souci.

Je fais une petite parenthèse, d'ailleurs, il y a un article assez intéressant, je suis tombé dessus, une vidéo il y a un gars qui interpelle. il dit : Méfiez-vous Zemmour, il parle de « grand remplacement » ! Cela a comme conséquence, le *grand départ* c'est-à-dire que c'est un mec qui a fait une étude : le nombre de types d'origine, on va dire étrangère, fortement diplômés qui se barrent aux États-Unis, en Angleterre et au Canada, parce que là-bas il y a moyen de bosser et qu'ici l'atmosphère est insupportable. [...]

Sobriété des moyens

Nicolas : *Si je comprends bien le projet c'est de réaliser des objets avec une sobriété de moyens...*

Juan : C'est surtout l'économie des moyens et la simplicité de l'assemblage, de la fabrication. De telle façon que n'importe qui pourra le faire. Ça, c'est l'idée de Mari à la base. C'est pour ça que c'est important que si, on met au point aussi les plans. C'est du domaine public, comme le voulait Enzo Mari, mais et aussi la possibilité que les gens disent, mais oui mais je peux améliorer, je peux le changer, je peux le faire mieux...

Raymond : Moi-même !

Juan : Je peux le faire rapide. Lui, il demandait tout le temps d'avoir un retour : « En disant, mais vous avez fait telle chose, je l'avais fait mieux ! » Il demandait ça ! Nous, on n'a pas encore calé ça, mais l'idée c'est que... on met à disposition tous ces plans, c'est ouvert au public. C'est tu veux faire ton banc, tu peux le faire toi-même.

Raymond : On commence d'avoir des contacts avec des gens et des retours. Tu vois ! Moi, j'ai essayé de discuter, ça, ça sert vachement d'avoir un doc comme ça à poser sur la table. Ça intéresse quand même ! Tu vois, parce qu'il y a l'idée de... alors, faire avec une sobriété de moyen, il a de ça, on en avait pas mal discuté quand on a fait nos tarifs, c'est pas encore bouclé, il y avait l'idée si tu veux de pouvoir discuter et pas uniquement économique mais *valeur*, aussi ! Il y a un projet, c'est pas un prix, un délai, je te livre machin et tu paies et adieu je t'ai vu ! C'est quand même aussi si j'ai pas de moyens je peux récupérer le bois moi-même et l'amener. Je peux fabriquer et on m'accompagnera et du coup ce n'est pas le même prix. On peut aller du clé en main à l'accompagnement, à l'autonomie quasi totale. Avec néanmoins quand même, moi je mets ça, je crois que c'est très important, c'est le rôle de Juan, l'idée que c'est pas que du bricolage, c'est plutôt une autre manière de produire dans lequel la qualité de, je dirais technique, même si les moyens sont peu importants en technologie, la qualité technique, la précision, malgré tout et l'esthétique globale du produit n'est pas mise de côté. Cela reste important, cela compte quand même vachement. Tu vois, c'est pas parce qu'on a peu de moyens qu'on fait des trucs qui ressemblent à rien ! Voilà, c'est ça !

Juan : Quant aux moyens économiques, jusqu'à là je trouve que

c'est un peu contradictoire car c'est... le dilemme aujourd'hui c'est que aujourd'hui on fait des choses qui coûtent cher



quand même ! C'est-à-dire les placards, j'ai fait le devis et cela revenait à presque trois cents euros avec la main-d'œuvre. Voilà, du coup là je, si j'avais su qu'il avait la prétention d'aménager ma maison, j'ai fait tous mes meubles avec l'atelier mais à la fin quand tu prends tous les chiffres, cela coûte cher quand même ! C'est les bancs, on les a vendus combien les bancs ? À 120 euros ?

Théo : Oui, j'avais un devis à 130 euros !

Juan : Ça, c'est assez correct ! Tu vois mais je ne comprends pas pourquoi certaines choses ça coûte cher ! Je n'arrive pas à comprendre. Le devis là dans le modèle EXCEL qui me dérange, qui...



Théo : Dans l'esprit il y a un éventail de façon de faire le produit. Soit c'est clé en main, et dans ce cas-là nous, on fait du profit pour avoir la trésorerie et c'est pour cela qu'on rajoute des marges de sécurité à chaque fois, soit il y a l'autonomie totale et dans ce cas-là, la personne peut nous prendre le plan et sans rien nous demander et faire toute seule et dans ce cas-là, elle a, effectivement, juste le bois à payer. Si elle récupère du bois un peu similaire c'est quasiment gratuit. C'est juste que nous en tant qu'association on a besoin que les gens

paient le prix de la main-d'œuvre, parce qu'on salarie des gens, on a un projet. Mais on ne fait pas que ça ! C'est pour cela que ça me dérange pas que ce soit un petit peu cher. On ne fait pas que ça, si il y a les moyens en face c'est possible de faire gratuitement quasiment.

Juan : Il faut être clair avec ça...

Théo : c'est juste que nous, on s'est rendu compte, au fur et à mesure, qu'on a besoin de mettre des marges sur le bois, sur les temps de transport, on a travaillé tant de temps, on a vraiment travaillé tant de temps. Parce que sinon à la fin on est épuisé et la trésorerie elle suit pas.

Nicolas : La question de la valeur, elle est toujours importante. Elle est, si c'est pas cher c'est que quelqu'un l'a payé ailleurs. Mais, cela peut être, effectivement, celui qui a fait l'objet qui l'a fait de manière bénévole...

Travail bénévole, travail gratuit ?

Raymond : C'est pour cela que nos devis il faut toujours marquer le temps du travail...

Jean-Luc : Huit heures de bénévolat. Paf !

Raymond : Il ne faut pas parler de bénévolat, il faut parler de travail gratuit ! Dans tout ce qu'on a fait dans le quartier, la part du travail, moi, j'avais fait des calculs sommaires, après coup, en regardant combien on était, combien de samedi on avait travaillé tous ensemble etc., combien d'heures on avait passées. Même à la louche, j'avais vu que même en payant uniquement un taux horaire minable de 15 euros par exemple, un SMIG chargé, sans parler

des bagnoles, des locaux, des machins, de l'électricité et tout ça, la part du travail gratuit, même valorisé à ce petit prix, était largement prépondérante. Bien plus que la part du travail payé.

On a vu des jardins où la part du travail payé, par exemple, de Mathieu, de Benoît Gonin, qui avaient dirigé tout le truc, tu vois, qui amenaient certains produits et des outils, d'ailleurs. Des moments, je ne sais pas, allez, pour un jardin, ils touchaient au grand maxi huit cent, six – huit cents euros, même pas toujours ! Et quand tu regardais le temps qui avait passé quand il y avait une dizaine de personnes qui venaient bosser pour assembler tout ça, visser, traîner la terre, tu avais vingt mille euros de travail gratuit. Cela va très très vite !

Donc si tu veux dans nos devis, il faut toujours bien faire apparaître le travail gratuit. Il faut pas marquer assistant, bénévole... C'est pas ça !

Jean-Luc : le travail bénévole, c'est ça, c'est ce qu'on voulait faire ressortir, parce que quand on fait du bénévolat, il y a une valeur. Cette valeur-là, que ce soit du bricolage, que ce soit emmener une mémé que sais-je, le matin ? Un temps, un temps de ta vie, ça une valeur, bon, de... Après on peut le chiffrer de, au SMIG, au machin, mais... c'est ces temps-là qu'il faut dire... c'est la plus

grande des valeurs ! Ce qui est important c'est de...

Juan : Mais on le met dans les devis, tout le temps...

Raymond : Mais vous savez si le travail n'avait pas été gratuit, les pyramides, elles n'existaient pas !

Jean-Luc : Cela se casse la gueule...

Juan : (*Rires*) Mais ça, c'était la religion (*rires*)

Raymond : L'industrialisation de l'Angleterre, c'est des esclaves gratuits qui l'ont payée... dans les champs de coton en travaillant gratuitement. Et en plus le truc assez dingue, c'est pour cela qu'il faut arrêter avec le bénévolat, travail gratuit, parce que c'est des enjeux considérables qu'ils ont derrière, par exemple, il y a des historiens qu'on connaît moins, des historiens de l'économie qui disent, le pire dans tout ça, c'est quand on a supprimé l'esclavage, on n'a pas indemnisé les esclaves qui avaient travaillé gratuitement pendant des décennies et des siècles ; on a indemnisé les planteurs...

Pour prolonger la réflexion

Immanuel **Wallerstein** ; *Capitalisme historique* ; Paris ; La découverte ; 1996 ; 120 pages

.... à suivre !

PETITE HISTOIRE DE L'AMICALE LAÏQUE

De la création à la fin de la guerre (1^{er} volume)

On trouve la trace, dès 1903, de l'existence d'une « Union Laïque des Anciens Élèves du Crêt de Roch ». La loi de 1901 existe, mais nous sommes deux ans avant la loi de 1905. Des membres

de cette union (apparemment la majorité d'entre eux) sont à l'origine de la création de l'Amicale Laïque.

Elle a été fondée lors d'une assemblée tenue le 28 juillet 1923. Elle commence à vivre dans une salle de classe du groupe scolaire Saint-Barthélemy (*dont la localisation est imprécise mais qui pourrait se situer dans ou à proximité du Passage Saint-Barthélemy, une des montées Ouest du Cret de Roc*), lieu qu'elle partage avec d'autres associations de la ville. Elle organise essentiellement des conférences culturelles et des projections cinématographiques. C'est en 1924 qu'elle confirmera son existence légale au travers d'une déclaration publiée au journal officiel du 29 mars 1924.

Après quatre années d'efforts et de revendications pour obtenir un siège, l'association s'installe en 1928 dans un local situé rue Roget. Ce local était, mais les informations sont floues, situé dans l'emprise du bâtiment actuel. L'inauguration des locaux a lieu en février 1928.



Dès lors, les militants et militantes « amicalistes » se consacrent au développement des activités : concerts, conférences, réunions de famille. Les sections se multiplient : chorales, « gerbe artistique », sections de gymnastiques, groupes boulistes, sarbacane. Ils organisent des bals et des fêtes familiales, mais aussi et surtout beaucoup de conférences à fort contenus pédagogiques. L'influence et l'autorité intellectuelle des enseignants,

convaincus du caractère émancipateur du savoir, sont déterminantes.

En 1932, l'Amicale des Chappe, donc la partie de l'Union qui n'avait pas souhaité fonder l'Amicale en 1923, fusionne avec l'Amicale Laïque du Crêt de Roch. En mai 1936, la grande salle du patronage, qui est l'espace principal des activités, est interdite d'usage par les services municipaux pour raison de danger. Se pose alors le problème d'un bâtiment adapté.

En 1938, les démolisseurs puis les bâtisseurs interviennent. Le chantier de reconstruction se déroulera jusqu'en juillet 1939. Le 16 juillet, le président de l'époque prononce un discours d'inauguration qui se termine ainsi :

« Aujourd'hui, 16 juillet 1939, dans la joie de réaliser nos vœux les plus chers, nous vous assurons mesdames, Messieurs, chers camarades, de notre désir de garder à cette maison son accueillante simplicité. Dotés d'un patronage modèle (*le patronage est l'ancêtre du Centre de Loisirs, l'encadrement des enfants est composé de militants parents ou enseignants*) les laïques du quartier s'efforceront de faire pénétrer dans les familles ouvrières, avec la joie de vivre, l'assurance de la vertu laïque et républicaine.

Au-dessus des partis, ils proclament et démontreront les bienfaits de la post-école et d'un enseignement que nous voulons toujours plus humain et plus rationnel. »

Le terme « Éducation Populaire » n'apparaît pas encore dans les discours : la confiance dans l'École Publique et les contenus de son enseignement est totale et le but de l'association est la défense de cette école, son développe-

ment, et la promotion des enfants du milieu populaire par le travail scolaire, la culture, le sport encadré par des « militants sportifs » (c'est le terme utilisé à cette époque, on parlera de bénévoles plus tard, lorsque des professionnels salariés apparaîtront dans la vie associative). L'École Publique est considérée comme l'outil privilégié de la promotion sociale.

L'idée d'un engagement « au-dessus » des partis fait plutôt référence à l'idée de « philosophie républicaine solidairement partagée » qui transcende les engagements partisans plutôt qu'à une défiance à l'égard de la politique (la plupart des responsables sont politiquement engagés et tout le monde le sait et l'accepte). La suite prouvera que ce socle idéologique est moins solide que ne le pensaient les militants de l'époque.

En août, la deuxième guerre mondiale commence.

On a des traces des réunions du conseil d'administration jusqu'au 13 décembre 1941. Des activités ont fonctionné jusqu'à cette date, des collectes d'argent sont effectuées pour aider des familles de prisonniers. Ce sont d'ailleurs les seules références à la guerre qu'on trouve dans les comptes rendus d'activités soigneusement rédigés dans des livres-cahiers.



Puis on ne retrouve des comptes rendus d'activités et d'assemblées qu'à partir de septembre 1944. Et pour cause pendant l'occupation les locaux (notamment l'actuelle grande salle polyvalente du 2^e étage) sont utilisés par des services et des organisations pétainistes de collaboration, notamment la milice fasciste et antisémite. En clair, nos locaux ont été occupés par les acteurs locaux de la politique de la « solution finale », mise en œuvre à l'échelle européenne comme nous l'exposent l'historien Johann Chapoutot et ses collègues. L'occupation du lieu a un caractère symbolique mais aussi stratégique : les militants résistants, notamment communistes mais aussi chrétiens sont nombreux dans le quartier. Le dispositif de collaboration fait preuve d'une effrayante efficacité et d'ailleurs la Gestapo ne s'installe à Saint-Étienne qu'à la fin février 1943. (On rappelle au passage que le discours tenu par Éric Zemmour sur cette période relève purement et simplement du négationnisme...).

De nombreux responsables de l'Amicale Laïque, devenus clandestins, sont engagés tôt et de manière très active dans la résistance locale. Résistants de la première heure, elles et ils vivent un véritable enfer : dénonciations, vies clandestines à hauts risques, rencontres dans des cachettes souterraines. Le relief du quartier, les escaliers, les traboules, leur permettront souvent d'échapper aux nombreuses rafles. Leurs témoignages sont catégoriques : sans l'engagement de la milice locale, de la police locale, des collaborateurs locaux, leurs arrestations n'auraient pas été possibles.

Beaucoup paient le prix fort, notamment les communistes, voici quelques noms parmi beaucoup d'autres : Marcel Berne est mort en déportation, Marcel Thibault a été déporté, Marcel

Valensant a été déporté. Johannes Saunier a été déporté, Jean Lacroix et deux de ses amis ont été déportés et se sont évadés.

Beaucoup ont connu la torture, beaucoup (dont Eugène Perrichon, Auguste Crouzet) ont combattu dans les FTPF et les FFI. À cette époque, dans ces terribles combats communs, se sont forgés des liens d'amitié très solides entre des membres de la Paroisse et des militants communistes de l'Amicale Laïque. Le journal Témoignage Chrétien, plus exactement les « cahiers du témoignage chrétien » était imprimé dans les sous-sols de l'église de la Nativité dont le curé, l'abbé Ploton a été lui aussi un résistant de la première heure.

Fait moins glorieux, dans le même temps, un groupe, dans lequel ne figu-

rait aucun responsable élu au Conseil d'Administration ou militant sportif, a négocié avec les autorités de collaboration la réouverture de la buvette...

Les pétainistes et les forces de la collaboration avaient cloisonné les salles d'activité, notamment la grande salle pour en faire leurs bureaux. À la libération, fait peu connu et peu étudié, ils ne partaient pas et ce sont les responsables de l'Amicale survivants qui les en ont chassés manu militari. C'est un homme déterminé, Lucien Tatot qui a clos la période de cet usage sinistre en abattant les cloisons de ces bureaux de la honte au moyen d'une masse.

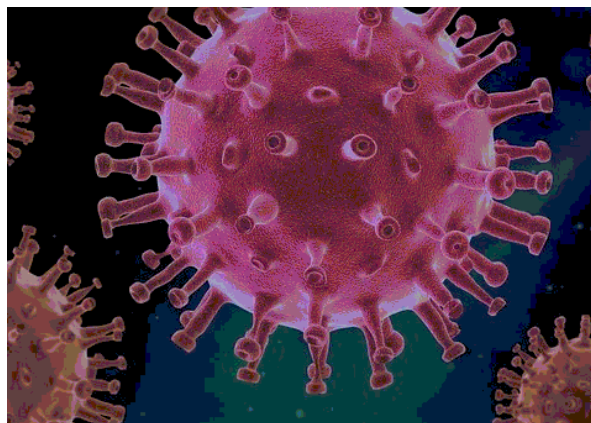
À suivre...

Raymond VASSELON

ACTUALITÉS PLANÉTAIRES

PANDÉMIE : REMARQUES DIVERSES

Depuis deux ans nous vivons un temps très particulier. Un virus apparaît subitement. D'où venait-il ? Les choses sont floues. Deux thèses principales sont évoquées. L'espèce humaine est tellement envahissante qu'elle interfère sans arrêt avec toutes les autres. Un virus voisin existe parmi les chauves-souris. Reste à trouver le chemin qui mène de ce volatile aux humains. L'autre thèse serait liée à une erreur humaine dans un travail de laboratoire.



Toujours est-il que la diffusion planétaire de la maladie, à une vitesse fulgurante, ne peut s'expliquer que par la multiplicité des interférences entre les différents groupes humains de la planète.

« La réduction des facteurs du changement climatique aidera à supprimer l'émergence et la réémergence de maladies zoonotiques qui sont rendues plus probables par l'agriculture in-

tensive, le commerce international d'animaux exotiques et l'empiétement accru de l'homme sur les habitats fauniques, ce qui augmente la probabilité de contact entre les personnes et les maladies zoonotiques.

L'augmentation des voyages internationaux et de l'urbanisation conduisant à une densité de population plus élevée favorise la propagation rapide des zoonoses une fois qu'elles se répandent dans la population humaine. Ces facteurs jouent également un rôle important dans le changement climatique en tant que déterminants environnementaux de la santé.

La COVID-19 et la crise climatique ont mis en évidence le fait que les personnes les plus pauvres et les plus marginalisées de la société, telles que les migrants et les réfugiés, sont toujours les plus vulnérables aux chocs ». [The Lancet, janvier 2022]

*Je vais proposer, dans ces quelques lignes, mon point de vue. Il est relatif. Je ne dispose pas de toutes les informations, mais qui peut prétendre une telle omniscience ? J'affirme, toutefois, que les approximations que ces lacunes peuvent entraîner n'interdisent pas de proposer une contribution dans le cadre d'une **démocratie délibérative**.*

La stratégie de la technoscience

Les gouvernements de la planète, selon différentes modalités à partir de leur culture propre vont chercher une réponse qui puisse limiter au maximum l'implication des populations tout en limitant les aspects les plus voyants de l'épidémie.

Une réponse loin des peuples

Alors que la première phase, le premier confinement, était plein de l'évocation du *monde d'après*, ce thème s'est estompé au fur et à mesure. Cela aurait conduit à remettre en question l'équilibre des institutions en minorant le rôle des *sachants* pour valoriser l'expérience commune.

L'incurie des classes dominantes se manifeste sous

différents aspects. Leur discours a été basé dès le début par l'idée que si la crise était violente, elle serait forcément brève car la technique – la découverte des vaccins – finirait par la résoudre rapidement. L'histoire longue des relations avec les virus et les différentes formes de vivant microscopique montre qu'elle peut être conflictuelle – les grandes épidémies –, mais que d'une manière générale nous vivons en symbiose avec cet environnement méconnu.

Les rencontres nouvelles, comme avec le Covid-19, sont souvent difficiles. Dans un premier temps ni l'un ni l'autre n'y trouve son compte. Le virus, la bactérie tue trop rapide-

ment pour pouvoir assurer son avenir. Avec le temps les deux organismes évoluent, l'un se défendant mieux, l'autre ménageant son hôte la vie s'organise pour favoriser un co-développement.

Pourtant une des stratégies développée dans les pays les plus riches est de tenir à distance le virus. Moins on le rencontre, moins il y aura de malade, tient de la « salle blanche ». La pire caricature en est la réaction des autorités chinoises, enfermant des millions d'habitants pour quelques malades repérés, mais qui est aussi choisie en France et dans les pays les plus industrialisés avec des nuances. Cette stratégie obtient des résultats dans

l'immédiat mais à quel prix et pour quelle durée ? La vie sociale s'effondre et notre humanité avec.

Une réponse qui préserve la Bourse

Les réponses à cette épidémie paraissent hésitantes. Des éléments d'opportunisme électoral apparaissent ici où là ce qui ne facilite pas la perception de la cohérence, si tant est qu'elle existe.

Dans un premier temps l'effet de *sidération* enferme toutes les populations des pays les plus riches. L'effet est radical. Cela limite la diffusion du virus sans l'éradiquer ce qui provoque de loin en loin de nouvelles *paniques*.

Contrairement aux apparences, les services de soins ne sont pas ménagés dans la tourmente. Ils souffraient déjà depuis longtemps : le *numerus clausus*, instauré dans les années 1970, a fini par provoquer la pénurie des médecins tant libéraux qu'hospitaliers. Les services hospitaliers sont en décrue continue. Le fait de mettre sur la touche les soignants non-vaccinés

marque bien le peu d'importance que donnent les dirigeants politiques à disposer d'un outil public de santé.

En revanche, l'abstraction boursière se porte bien ! Le graphique ci-contre montre qu'après un temps d'hésitation la Bourse a re-

financements publics – subventions, achats anticipés de vaccins avant fabrication – et désormais engrangent les résultats boursiers.

Dans les premiers temps, dans la phase d'implosion des relations sociales, mais peut-être surtout des



Les cours de Bourses 2005 - 2022

trouvé ses niveaux d'avant crise et même au-delà. En consultant le même CAC 40 en début 2022, l'indice a dépassé les 7 000 points, une espèce de record.

Les groupes internationaux de la pharmacie en sont un bon exemple. Leurs profits éclatent. Ils ont réalisé l'exploit de fournir des vaccins en moins d'un an grâce aux

cours de Bourse, il a été beaucoup question d'un *monde d'après*. Il fallait tout réinventer pour essayer que rien ne change. Après avoir fait le gros dos dans la tempête, les spéculateurs sont parvenus à retrouver le sourire. Rien d'autre ne les intéresse. Si pour préserver leurs marottes, il faut sacrifier la vie, ce n'est pas grave.

Limites d'une réponse technique autoritaire

Partout dans le monde les gouvernements ont vécu

l'irruption du virus sous le mode de la sidération. Ils

se sont réfugiés vers ce qu'ils connaissaient le

mieux, qui les questionneraient le moins. La réponse ne devait pas remettre en question leur pouvoir et le moins possible les équilibres économiques. Cette équation n'a qu'une seule solution : le choix technique de la vaccination qui peut se faire à partir de la puissance des grandes multinationales de la pharmacie relayées dans la mise en œuvre par les réseaux parapublics de la médecine.

Le choix n'est pas totalement absurde. La vaccination est un procédé mis au point dans le courant du XIX^e siècle qui mime des processus naturels d'immunisation par contact avec la maladie en limitant les risques. La difficulté est que le vaccin n'existe pas. À marche forcée, grâce aux financements publics, sans contrepartie au bout d'un an diverses solutions sont proposées.

Le résultat est présenté comme miraculeux. Il est quand même approximatif. Les effets secondaires sont souvent cantonnés dans le court terme (moins d'une semaine), mais des exceptions graves existent. En revanche, pour cause, nous ne pouvons savoir quel sera l'impact à long terme

(10 - 15 ou 20 ans) qui est l'échelle de temps où de graves complications se sont exprimées dans d'autres contextes thérapeutiques. Les bénéfices ne sont pas vraiment à la hauteur de l'attente : les personnes vaccinées peuvent quand même être contaminées et contaminantes. La gravité de l'infection diminue mais cela peut aussi être dû à l'évolution du virus. Il faudra du temps et de l'expérimentation pour obtenir un processus mieux toléré et plus efficace, comme c'est le cas de bien des processus de médication.

L'inconvénient premier de ce choix est qu'il fait l'impasse sur la mobilisation de la population. Plus ou moins volontairement, avec plus ou moins de confiance, les vaccinés subissent l'opération. Les réseaux de soins déjà fragilisés avant le début de la crise sont chamboulés. Les stratégies, notamment d'isolement des populations, sont pensées pour éviter que le nombre de malades graves ne dépasse pas un certain volume. Il n'est pas question d'augmenter les dispositifs médicaux : de fait la capacité d'accueil des hôpitaux a continué à baisser pendant la période.

Le second est qu'il se base sur une hypothèse qui s'est révélée fautive. Il ne sera pas possible de se débarrasser du virus. Les choix chinois de confiner des villes entières dès le premier cas constaté, étouffe provisoirement l'épidémie. Il a pour contrepartie la baisse des défenses immunitaires des populations concernées vis-à-vis de ce virus mais également de tous les autres avec lesquels nous vivons en symbiose depuis des millénaires. La symbiose peut être conflictuelle mais à terme un équilibre peut apparaître. Ce choix est celui d'une autodomestication paroxystique : celle d'une humanité augmentée d'autant plus fragilisée qu'elle se croit solide.

La réaction à l'infection étant variable, le niveau de soins devrait être adapté à ces différences. Cela va des soins les plus complexes à un accompagnement de souffrances légères et passagères. Les mobilisations pourraient facilement dépasser le strict cadre médical et en dépit des volontés gouvernementales c'est bien ce que nous avons observé : fabrication artisanale de masques, *Brigade de la solidarité* qui organise des

ravitaillements pour les plus démunis, etc.

Exacerber les réticences

Les gouvernements font des choix autoritaires parfaitement illustrés par l'organisation en France d'un *Conseil de défense sanitaire*, le choix des termes, dans un registre paramilitaire, est lourd de signi-

fiant. Ses membres sont tenus à un *Secret-Défense* particulièrement strict, ce qui ne peut que jeter un doute, une suspicion sur les tenants et aboutissants de leurs conclusions.

Le manque de légitimité du processus délibératif conduit les pouvoirs à n'avoir d'autres solutions

que de stigmatiser celles et ceux qui n'obéissent pas au doigt et à l'œil à leurs injonctions. On va les traiter d'*irresponsables*, de *criminels*. On pourrait même aller jusqu'à la déchéance de citoyenneté ! Est-ce que cela permettra de vivre mieux avec le virus ?

Le pari de la vie pour une nouvelle stratégie

Il est donc temps de se tourner vers ce qu'il serait possible de faire. Contre le culte du secret des sachsants que tentent de nous imposer celles et ceux qui s'illusionnent d'être les élites de nos sociétés, je prends volontairement le risque de me tromper afin de participer à l'élaboration collective d'une réponse à un problème.

Se protéger sans se fuir

Les virus accompagnent toutes formes de vie. La cohabitation peut être féconde mais il lui arrive d'être conflictuelle. L'humanité, sans doute en puisant dans le perfectionnement de pratiques très anciennes chez les primates de pharmacopée végétale, a inventé des outils pour se protéger. Dans la crise actuelle, il était lo-

gique de chercher de nouveaux outils, de nouvelles médicamentations. Il était sans doute illusoire de ne compter que sur les vaccins et d'espérer que ceux-ci parviennent à maturité dans un délai aussi bref.

Ce qui me paraît moins fécond, ce sont les stratégies de fuite. Particulièrement le cas de la Chine qui n'hésite pas à confiner des millions de personnes dès le premier cas constaté. Cela conduit à diminuer durablement les défenses spontanées que les êtres vivants se construisent pour réguler leurs interactions.

Chercher à diminuer le risque létal est normal. C'est le réflexe des premières sociétés humaines, mais ce comportement ne peut plus suffire dans une

civilisation planétaire où tous les groupes humains interfèrent. J'estime qu'il conviendrait de permettre à la vie de retrouver sa dynamique principale.

Des solidarités à inventer

Cela passe par une réflexion collective, dans le contexte de ce problème particulier, sur les outils sociaux de la santé. Il faudrait dépasser les institutions actuelles qui ont cristallisé dans la suite des deux guerres mondiales en fusionnant de structures militaires et religieuses. Ces fusions ont permis la montée en compétences.

Malgré tout, cet outil performant a l'inconvénient d'éloigner les malades de leur destin. Ils, elles attendent, et parfois il n'y a sans doute pas d'autre solution, que les compétents ajustent un traitement qu'ils ou elles vont subir. Il me semble qu'une telle vision des choses néglige que la santé est un gradient de situation allant d'un équilibre stable et confortable à des situa-

tions aiguës où seule une réponse technique de très haut niveau est pertinente. À chaque étape, la réponse sanitaire est plus ou moins technique. L'empathie réciproque contribue à la qualité de vie, elle est essentielle surtout dans son aspect partage. Elle ne suffit pas forcément

mais les choix techniques sont toujours politiques. Ils doivent être élaborés collectivement à l'échelle de la société : de quels médecins avons-nous besoin ? Pour quelles missions ? Le soin fait appel à une multitude de compétences. Il faut en faire l'inventaire y compris dans les aspects les plus quotidiens sans exclure celle des patients.

Nicolas LAURENCEAU

Pour prolonger la réflexion

Marie-Monique **ROBIN** ; *La fabrique des pandémies* ; Paris ; La découverte ; Cahier libre ; 2021 ; 352 pages

Barbara **Stiegler** ; *De la démocratie en pandémie : santé, recherche, éducation*, Paris, Gallimard, coll. « Tracts », 2021, 64 p

PUBLICATIONS

LA DÉSOBÉISSANCE TECHNOLOGIQUE ET QUELQUES FORMES DE RÉINVENTIONS D'ERNESTO OROZA

Nous publions ci-dessous de larges extraits d'un exposé d'Ernesto Oroza designer d'origine cubaine sur les relations entre technologie et politique.

Il est enseignant-chercheur à la Cité du Design de Saint-Étienne.

Technologie et mode de vie : résister, désobéir ?

La première approche politique pour comprendre ce phénomène cubain de désobéissance technologique est de remonter à l'époque de Che Guevara : « Travailleur, construisez vos propres machines ». Au début de la révolution, tout a commencé par une organisation spontanée. Les travailleur-euse-s voulaient faire partie du processus de la révolution. Sans aucune recommandation du gouvernement, il-elle-s ont commencé à essayer

de réparer les machines dans les usines en produisant des pièces de rechange. [...] Le retour des travailleur-euse-s dans les usines, pour les faire redémarrer, était inattendu. [...] C'était un phénomène général qui s'est produit dans tout le pays. Che Guevara a vu cela et a essayé d'organiser cette force. [...] Le Che n'a pas laissé d'écrits ou réflexions à ce sujet. Nous n'avons que sa déclaration. Et la première partie de la déclaration est « travailleur-

eus-e, maintenant que tu sais comment réparer, comment produire des pièces de rechange... construis tes propres machines ». [...] Il voulait que les travailleur-euse-s inventent, créent, établissent une nouvelle machinerie en tant que société : de nouvelles relations sociales, un autre type de machinerie pour ce pays tout entier. J'aime à penser que dans cette déclaration, il demandait une nouvelle société plus que de nouvelles machines.

Mais tout ce phénomène de Désobéissance Technologique a commencé avant qu'il ne fasse cette déclaration, et non pas à cause d'elle. Il·elle·s ont ensuite organisé et créé ce que nous avons maintenant : l'ANIR, *Asociación Nacional de Innovadores y Racionalizadores*. [...] Ce genre de pratique a fini par être à la base de toutes les idées cubaines des années 90, quand la crise économique est arrivée.

À mon avis, trois facteurs ont lancé ce phénomène de Désobéissance Technologique : premièrement, Cuba à l'époque avait beaucoup d'ingénieur·e·s, des gens avec une formation technique et des compétences professionnelles. Les universités étaient gratuites. Deuxièmement, tout le monde vivait dans les mêmes conditions. Seuls les gens au pouvoir vivaient avec un niveau de vie plus élevé, c'est-à-dire les militaires, Castro... Mais 99 % des Cubains partageaient les mêmes conditions d'existence et les mêmes problèmes. Il n'y avait pas de distinction de classe à ce sujet. [...] Par exemple, tout le monde

utilisait le même type de lampes au kérosène. Parce qu'il n'y avait pas d'électricité, pas de transports, pas de nourriture. [...] Tout le monde avait les mêmes problèmes : qu'est-ce qu'il y a à manger pour les enfants ? Quand l'électricité sera-t-elle coupée ? Et le troisième facteur était que tout le monde à l'époque avait le même genre d'objets dans sa maison. Parce que pendant plus de vingt ans, nous avons eu les mêmes relations économiques

avec l'Union soviétique et les pays socialistes. Tout le monde avait le même type de bouteilles, de chaises, il n'y avait que deux types de téléviseurs, un type de ventilateur, deux tailles de réfrigérateurs russes, la même machine à laver, etc. Ces trois facteurs étaient à la base de toute cette production parce que lorsque tout le monde est impliqué dans la production, vous avez des médecins qui font des lampes.

Par ailleurs, lorsque quelqu'un·e apprend à utiliser un objet, par exemple en découpant une bouteille pour en faire une lampe, tout le monde peut faire cette même lampe puisque la même bouteille se trouve dans chaque maison. Tout le monde peut utiliser la

même solution. C'est pourquoi tout le monde avait une lampe faite à partir d'une bouteille de jus de pomme, une grosse bouteille venant de Russie. [...] Les gens ont appris à utiliser ces choses parce qu'elles étaient standards, grâce au processus de standardisation. Dans cette équation, j'aime à

Coucher de soleil

*Il est mort, le soleil rouge
Qui clignotait à la bordure
Un dernier éclat de lumière
A eu raison de lui.*

*Je nous revois, main dans la poche
Tu aimais vibrer, impromptu
Tu m'as montré tes belles lueurs
Teintées de mauve, vert et azur.*

*Mais ce soir, je t'ai trahi.
Je n'avais pas le câble adéquat
Pour te sortir de ce péril.*

*Toi qui rayonnait autrefois
Tes funérailles furent très rapides
Moi aussi je manque d'énergie.*

*Est-ce que la terre est une sphère ?
Si Galilée en était sûr
J'émetts encore quelques réserves
Tandis que mon esprit gravite
Autour d'une batterie au lithium.*

*Je ne sais même plus reconnaître
Ni le clair ni l'obscur
Il faut que je demande à Google.*

Ninjadesmots

dire que la normalisation a agi comme un carburant, permettant la propagation d'une solution. Si vous trouviez une solution avec une bouteille, votre voisin·e pouvait alors faire la même chose et une autre et ainsi de suite...

Quand j'ai commencé à écrire sur la Désobéissance Technologique, personne ne pensait à la politique concernant ces pratiques. [...] Dans les années 90, les gens cherchaient surtout à trouver des moyens de survivre. [...] Les Cubain·e·s ne veulent pas en parler parce qu'il·elle·s ne veulent pas montrer la pauvreté. Mais quand vous leur parlez de ces activités en termes d'invention, alors il·elle·s sont fier·e·s. Il y a un ensemble complexe de relations à travers ces productions. [...]

L'approche politique est apparue lorsque j'ai décidé de pousser la conversation plus loin. Parce que le gouvernement ne veut pas parler des besoins. Ils ont traité cette production en l'encadrant comme un problème de « goût » : « C'est de mauvais goût ! » [...] Quand il·elle·s essayaient d'être théoriques, il·elle·s le décrivaient comme du « design pauvre ». J'ai donc essayé de construire quelque chose pour parler avec eux. J'ai essayé de pousser le débat et de reformuler la conversation en faisant entrer l'histoire du design dans la conversation. [...]

À un moment donné, j'ai compris que tous les objets que j'utilisais étaient des objets capitalistes. Le gouvernement a même décidé de remplacer toutes les inventions cubaines des années 90 par des objets capitalistes importés de Chine. [...] Dans [une] vidéo, on peut voir beaucoup de ventilateurs cubains, fabriqués avec le moteur Aurika. Castro rigole dans la vidéo. On peut le voir dire « ces gens sont fous », puis il enlève tout et présente un ventilateur chinois. Il a imposé ce ventila-

teur à la population par le crédit. Les gens avaient un permis de payer à crédit pour un ventilateur qui serait probablement mort deux semaines plus tard, parce que ces ventilateurs n'étaient pas assez puissants pour durer à Cuba. Nous avons des températures chaudes dans l'île [...]. Un ventilateur doit fonctionner en permanence, 24 heures sur 24. Seul le ventilateur avec le moteur de la machine à laver russe pouvait supporter ça.

Mais toute cette idée de Désobéissance Technologique ne concernait pas seulement la réaction face à la situation cubaine. Il s'agissait d'une question plus large contre l'objet fermé. C'était une sorte de réaction qui m'a amené à plusieurs idées : d'abord comprendre que tout à Cuba, chaque artefact était soudainement constamment ouvert. [...] Chaque objet devait être constamment réparé, alors il devenait stupide de les refermer. Les gens ont décidé de garder la télévision sans son capot arrière. [...] Et je pensais à comment tous ces objets, lorsqu'ils sont ouverts, disparaissent comme marchandise. Alors que



lorsque vous les réutilisez et les réparez, vous allez à chaque fois à l'encontre de cette idée de marchandise. L'idée de la Désobéissance Technolo-

gique était de comprendre que toute cette technologie qui est utilisée pour produire du bien-être, est pleine d'idéologie, une idéologie de marchandisation, de consommation, une idéologie qui enlève aux gens la possibilité d'interagir avec les objets, de se connecter avec eux et de les réinventer. Et puis j'ai commencé à essayer de travailler sur une approche critique de

la culture matérielle. Les gens venaient toujours me voir et me disaient : « Pourquoi parlez-vous de technologie en rapport avec la désobéissance ? N'est-ce pas plutôt de la désobéissance « technique » ? » Mais pour moi, la technologie est plutôt une épistémè, c'est-à-dire une chose à laquelle on ne peut pas échapper. [...]

Y a-t-il une tentative spécifique à Cuba ?

J'accorde beaucoup de crédit à Guevara avec cette idée d'une nouvelle machine. L'idée de réinventer est importante pour moi aujourd'hui. Inventer et ne pas breveter, ne pas avoir de bénéfices capitalistes mais plutôt produire un nouveau type de relations sociales.

J'ai fait publier [...] un petit dépliant sur la normalisation. Je parle de ça parce qu'habituellement en Amérique latine et à Cuba, tout le monde critique la normalisation, cette chose qui tue la « culture populaire » ou la « créativité vernaculaire ». Mais quand on vit dans ce genre de situation, la normalisation est un vecteur. Pour ce livre, j'ai utilisé l'idée de la chaise monobloc en plastique, qui est la chaise la plus largement produite dans le monde, afin de réfléchir à la standardi-

sation. Je l'ai fait avec un peu d'ironie, parce que cette chaise se casse toujours... À Cuba, les gens réparent la chaise à chaque fois. Plus que la réparer, il·elle·s « corrigent » la chaise avant même qu'elle ne se casse, parce qu'il·elle·s savent qu'elle va se casser. Et il·elle·s ont payé très cher cette chaise qui coûte le salaire d'un ouvrier à Cuba : 15 dollars. Les gens corrigent donc le design avant que la chaise ne se casse. À mon avis, c'est une sorte de conception prophylactique. Voilà de quoi il s'agit : si toutes les chaises dans le monde se cassent, cela signifie qu'il y a quelque chose dans la chaise qui est « ouvert », que nous pouvons utiliser pour répandre la créativité dans le monde. Peut-être devons-nous corriger cette chaise dans le monde entier.

Réparer, ouvrir la marchandise et relations sociales

Je pense que lorsque Guevara a décidé de soutenir ces pratiques de réparation, nous devons nous rappeler que c'était parce que ces gens faisaient ce genre de choses avant. C'est parti des gens et aujourd'hui il y a une grande tradition de « réparation » à Cuba. Il y a une grande production et un grand marché noir de pièces détachées. Mon dernier projet porte sur ce sujet : comment produire des pièces de rechange

pour des objets capitalistes fabriqués en Chine, en Espagne, en Corée... Aujourd'hui, beaucoup d'idées de standardisation ne viennent pas des designers mais des gens. Les individus ont commencé à tester comment, avec une seule pièce, il serait possible de réparer plusieurs objets en même temps, différents mixeurs par exemple. Parfois, on peut maintenant voir ce

genre de « pièces », mais c'est plutôt sur le « marché noir ».

La réparation en tant que pratique est devenue une institution et le gouvernement a joué un rôle important dans ce processus. Il y a beaucoup de petits endroits dans la ville où vous pouvez apporter vos objets afin de les donner à quelqu'un.e pour les réparer, et c'est l'État qui paie pour ça. Mais les intel-

lectuel·le·s qui travaillent pour le gouvernement n'aiment pas parler de cela, en termes formels, il·elle·s veulent faire du « design ULM » (*Du nom de l'école de design de la ville allemande d'ULM (1953 - 1968). Elle cherchait à développer rationnellement plutôt qu'intuitivement des solutions, loin d'une esthétique aguicheuse.*). C'est le rêve de l'école de design et il est totalement déconnecté de la réalité.

La réparation d'un objet peut ouvrir celle de la société

Il existe quelques exemples : lorsque le gouvernement a ouvert des licences pour plusieurs types d'activités et a accordé des permis pour la production de certains produits, les gens ont commencé à créer de petites coopératives. Il·elle·s ont essayé de s'organiser. Mais elles étaient tout le temps contrôlées et soumises au chantage idéologique du gouvernement, du coup toutes ces tentatives n'ont duré que 2 ou 3 ans, car il y avait toujours de nouvelles réglementations pour contrôler ces productions émergentes. Parfois, le gouvernement approuvait un règlement pour produire quelque chose. Mais il ne vendait jamais les matériaux nécessaires à la production et les gens n'avaient pas non plus le droit d'importer. C'est alors devenu un véritable système de contrôle car ils vous permettaient de produire, mais au bout d'un certain temps, ils venaient vous demander ce que vous aviez produit sans vous donner accès à aucune source légale de matériaux. Il y a de nombreux aspects à prendre en compte...

Un autre exemple : la première fois que je suis venu en France, j'ai été invité à parler du recyclage. Parce que chaque fois que les gens pensent à la production cubaine, il·elle·s pensent : « ces gens recyclent ». Il·elle·s réutilisent les plastiques, les métaux, et ainsi de suite... Mais comme le gouvernement n'autorise pas ces pratiques et n'aime pas ce type de production, personne n'explique aux gens que ce type particulier de plastique ne doit pas être utilisé dans des activités liées à l'alimentation. Comme il n'y avait pas d'internet, il n'y avait pas d'accès à des informations importantes sur ce problème. Et c'est dangereux ! Il n'y a pas de contrôle ni de réglementation. Personne ne parle avec les gens, ni avec les designers, car le design a toujours été pensé en dehors de ces questions. Personne n'explique au·à la producteur·rice ce qu'il·elle peut ou ne peut pas faire avec ces plastiques toxiques, ces gaz ou ces matériaux résiduels... Et c'est aussi la raison pour laquelle nous avons un pays très pollué, les rivières sont polluées par la population ainsi que par le gouvernement. La réponse à votre question est donc non.

Entre survie et créativité

Je me souviens que lorsque j'ai commencé à écrire sur les « objets de nécessité », qui était le premier concept que j'ai étudié, j'ai essayé de sélection-

ner des photographies ou de collectionner des objets dans lesquels il n'y avait pas de décoration. Je m'intéressais vraiment aux objets de nécessité.

Mais quand les gens trouvaient une solution avec une bouteille, et qu'il-elle-s avaient beaucoup de bouteilles, alors il-elle-s essayaient de vendre cette solution. Cela arrivait souvent. En 1991 ou 1992, tous les magasins de l'État étaient vides. Les gens envahissaient donc ces lieux et disposaient sur les tables les objets qu'il-elle-s produisaient. Lorsque quelqu'un-e, par exemple, trouvait une solution pour produire une tasse pour sa famille, il-elle décidait alors d'en produire d'autres, pour 20 personnes, afin de les vendre et de gagner un peu d'argent. Et puis il-elle-s ont commencé à produire des décorations sur les bouteilles, de très belles choses : il-elle-s ont réutilisé des parties de logos et de lettres par exemple de « Coca-Cola », etc. Bien sûr, cela pourrait être compris comme du Kitsch, on le sait, mais j'essayais de porter attention à cette production en d'autres termes. Et un jour, quelqu'un-e m'a dit : « les gens ont besoin de beauté, tu sais ? On a des besoins spirituels, et c'est important aussi ». J'ai donc commencé à avoir plus de souplesse dans mon rapport aux objets et à la décoration. Mais pour revenir à votre question, oui, la production est principalement basée sur les besoins, même si elle semble faire partie d'un processus de mise au point. Vous savez, à Cuba, les « voitures

60 % » sont le résultat d'un processus de tuning particulier. Ce n'est pas comme ici, ou comme à Miami. À Miami, il y a beaucoup de voitures qui sont transformées par les gens parce qu'il-elle-s veulent montrer ce genre d'« imagination », et de monde fantastique. Je pense personnellement que lorsque vous produisez ce genre d'objet, c'est parce que vous imaginez une sorte de nouveau monde. Mais quand un-e Cubain-e produit une nouvelle voiture, en utilisant la réglementation des 60 % 8, il-elle essaie de trouver une faille dans la loi, de produire quelque chose de nouveau. Mais il-elle-s préféreraient avoir une nouvelle voiture. Il-elle-s veulent une nouvelle voiture. Par exemple, j'ai un ventilateur, qui fait partie de mes archives, et il a été très facile de l'obtenir. Je me souviens avoir frappé à la porte de cet homme et lui avoir demandé : « Voulez-vous un nouveau ventilateur ? » Il a répondu oui, je lui en ai donné un nouveau et j'ai pris celui qu'il avait fait. Et juste au moment où je sortais, quelqu'un-e m'a dit : « Hé ! J'en ai un autre ! » Les gens voulaient juste des nouveaux objets... Le ventilateur était une sorte de cadeau pour moi, et il était facile à obtenir, parce qu'il-elle-s en voulaient juste un neuf.

Ernesto Oroza

AU-DELÀ DU CAPITALISME, QUELLES CIVILISATIONS ?

I fut un temps où, dans le sillage d'un Raymond Barre en France, d'une Margaret Thatcher au Royaume-Uni ou d'un Ronald Reagan aux États-Unis, après l'effondrement du Mur de Berlin, la planète finit par s'habituer à l'idée qu'il n'y avait pas d'alternative au système capitaliste. Il domine le monde sans vergogne au point de le détruire mais il reste l'horizon indépassable de l'humanité.

Par essence prédatrice, l'économie capitaliste a dominé progressivement la planète. Cette civilisation ne survit, aujourd'hui, qu'au prix d'une destruction radicale des richesses et un dramatique accroissement des inégalités.



Comment sortir de l'impasse actuelle ? Face à cette question majeure du début du troisième millénaire, j'ai proposé dans mon livre *Au-delà du capitalisme, quelles civilisations ?*, aboutissement de longues années de réflexion personnelle et collective, de prendre du recul. Je suggère de resituer la période actuelle dans la très longue histoire de l'humanité.

Cette histoire peut être divisée, jusqu'à présent, en deux Grandes séquences. La première commence, il y a quelque trois millions d'années, quand émergent ces espèces de primates qui, en concevant leurs premiers outils, développent une nouvelle conscience du monde. La seconde naît avec l'agriculture qui lui permet de gérer une deuxième conquête, par une espèce unique puis par une civilisation unique, de la planète.

Dans cette perspective de très long terme, le capitalisme apparaît pour ce qu'il est : un simple élément de

la deuxième Grande séquence de l'humanité. Chacune d'elles se caractérise par un rapport spécifique à l'espace et au temps, par une gestion de la dynamique vie – mort et des modalités particulières d'organisation politiques.

Sortir du capitalisme suppose de franchir ce que je nomme le « mur du néolithique » (une barrière invisible qui empêcherait d'imaginer, de mettre en œuvre d'autres rapports sociaux), en mettant en valeur les bases d'une troisième Grande séquence qui émergent dans les interstices de la société.



Le Monde d'après. Un tableau qui commente la thèse du livre. Au premier plan sur la droite des vestiges de l'ancien monde. Celui-ci est protégé par un mur d'épis de céréales. L'esprit de l'auteur, cet oiseau, s'évade et se glisse dans les interstices du mur pour explorer un univers plein de vie.

Aujourd'hui, il ne s'agit pas d'espérer un « grand soir » où tout basculerait. Mais on peut repérer, dans le buissonnement actuel des expériences humaines, celles qui portent en germe cette troisième humanité. Celles qui inventent un nouveau

rapport à l'espace et au temps, celles qui privilégient la vie dans la dialectique entre la vie et la mort, celles qui enfin organisent les pouvoirs sur des réseaux de responsabilité incluant tous les humains.

Au delà du K...

Au delà du K...

*L, M, N, O, chantent les enfants
Tandis qu'ils étudient les sciences
Qu'ils apprennent qu'1 + 1 fait 2
Mais à quoi bon cette connaissance
Si les adultes n'ont pas conscience
Qu'il n'existe qu'une seule planète bleue ?*

Au delà du K...

*Y a-t-il un procès qui m'attend ?
Une incestueuse manigance
Visant à disculper les riches
Et incriminer l'innocence ?
La solution c'est la croissance !
N'en déplaise à tous ces Amish.*

Au delà du K...

*Y en a-t-il deux se camouflant ?
Des spectres cagoulés en transe
Ralliés autour d'un brasero
Qui ne jurent que par la violence
Qui rêvent d'un pays sans nuances
N'en déplaise à tous ces négros.*

Au delà du capitalisme...

*Je peine à formuler mes mots.
C'est un paysage que j'ignore
Un horizon encore voilé
Et mon capital linguistique n'est pas armé
Pour y songer.*

*Mais mes esgourdes, mon Capitaine, sont à l'écoute.
Et mes mirettes sont aux aguets.*

Au delà du Capitalisme...

J'ai bien envie d'y naviguer.

Ninjadesmots

De fait, des métropoles aux zones les plus rurales, des Cévennes au Chiapas mexicain, dans la modestie de réseaux de consommateurs, etc. de nombreux groupes inventent déjà de nouveaux modes de vie susceptibles de servir de socle aux civilisations du futur. En suivant leur exemple, cette espèce invasive et destructrice qu'est l'humanité pourrait finalement retrouver un équilibre avec son milieu.

Dans une approche volontairement transdisciplinaire, à la fois historique, économique, mathématique, philosophique et même poétique, je propose dans cet essai des raisons de comprendre les contradictions et blocages du monde actuel, mais surtout des raisons de croire en notre capacité à ouvrir l'avenir.

De nouvelles civilisations existent d'ores et déjà au-delà du capitalisme ! Sachons les reconnaître pour nourrir l'avenir de l'humanité.

Au-delà du capitalisme, quelles civilisations ?, de Nicolas Laurenceau, L'Harmattan, 15 novembre 2021, 25,50 euros, disponible dans toutes les bonnes librairies.

Nicolas LAURENCEAU

La Boîte à idées est éditée par une petite équipe de l'Amicale laïque du Cret de Roc. Nous vous invitons à nous rejoindre.

Cela peut se faire sous la forme d'une proposition d'article, ou plus simplement d'idée d'article. Pour ceux et celles que l'exercice inquiète, il est toujours possible de trouver le moyen de partager une idée et de progresser ensemble. Il suffit d'échanger.

Pour nous joindre : al.cretderoch@orange.fr